

XYZ. La revue de la nouvelle

L'animal en vous

J.P. April, *Histoires humanimales*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 2011, 160 p.

Nicolas Tremblay



Numéro 111, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2012). Compte rendu de [L'animal en vous / J.P. April, *Histoires humanimales*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 2011, 160 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (111), 87–91.

L'animal en vous

J.P. April, *Histoires humanimales*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 2011, 160 p.

J.P. APRIL — dont la production récente a déjà été commentée dans nos pages (numéros 96 et 107) — a fait paraître un treizième livre en mars 2011, un recueil de nouvelles intitulé *Histoires humanimales*. Tel que le mentionne la présentation de l'éditeur, ce recueil s'inscrit dans la deuxième période d'April, celle où il explore d'autres voies que la science-fiction et l'anticipation sociale, ses anciens genres de prédilection qui l'ont fait connaître dans les années 1980 et 1990. En effet, il n'y a pas de projection futuriste dans *Histoires humanimales*. Les neuf nouvelles de ce recueil se passent à une époque à peu près contemporaine de celle de leur auteur. Elles ont un thème commun, clairement indiqué par le néologisme du titre : les rapports de toutes sortes entre les hommes et les animaux. Dans *Chocs baroques*, un recueil de nouvelles représentatif de l'œuvre de science-fiction d'April, qui est une sorte de petite anthologie, on retrouve un texte qui étudiait déjà ce thème et qui aurait très bien pu s'insérer dans *Histoires humanimales*, « La survie en rose », où des scientifiques, dans un avenir éloigné, greffent des organes de singes aux hommes pour prolonger leur existence. Mais ce serait sans compter sur le choix (arbitraire ?) d'April d'abandonner la S.F.

Les quatre premières nouvelles laissent présager que le recueil sera très homogène, car, en plus du thème central de la fusion entre les hommes et les animaux, les mêmes personnages reviennent, notamment le personnage autofictionnel de l'auteur, J.P. April, présenté comme un romancier. « Rencontre au sommet dans la Forêt sacrée » et « Au retour des étourneaux » mettent en scène le même narrateur, *alter ego* de l'auteur, et Doris, son amante. La première nouvelle se passe à Bali dans un cadre touristique et la deuxième raconte les dernières retrouvailles du couple sur le point de rompre dans leur chalet



à l'Avenir, petit village québécois. Les autres nouvelles sont racontées par le fils d'April qui y décrit, de son point de vue, son propre père, comme dans le roman-nouvelles *Mon père a tué la Terre*, dont « De nouveaux oiseaux venus du chaud » est d'ailleurs un extrait. Étonnamment, les personnages du père et du fils ne réapparaissent pas dans la suite du recueil. Quant aux animaux, ils sont une tierce partie dans ces rapports amoureux ou filiaux entre *humains*. L'histoire à Bali, où le narrateur et Doris sont de simples spectateurs, décrit la relation entre deux peuples de macaques en conflit perpétuel. La nature des singes est tardivement évoquée ; on pourrait croire que le narrateur parle plutôt des peuplades primitives à la façon d'un ethnographe. Ainsi, le texte suggère une allégorie — les primates reproduisant les comportements des groupes humains —, il emprunte d'ailleurs, dans son prologue, la forme d'un conte philosophique. L'autre nouvelle avec les personnages de Doris et de l'écrivain s'attarde sur la description du vol des étourneaux. Ces oiseaux ont l'habitude de se nourrir du fruit alcoolisé des cormiers ; après une collision avec l'un de ses semblables, un oiseau ivre tombe au sol, et Doris, nue, le recueille. C'est une métaphore, expose la chute, de l'étourderie du narrateur que la grâce de cette femme a sauvé le temps qu'ils ont été ensemble. Les deux histoires prises en charge par le fils ont un contenu plus littéral. Deux situations invraisemblables surviennent : en voiture, le père et le fils frappent, par un matin brumeux, un faon qui est projeté indemne sur un arbre — ce dont seul le fils s'aperçoit — ; dans l'autre nouvelle, le fils croise à bicyclette ce qu'il croit être une dinde volante charognarde. Son père, sur la foi de son récit, le corrigera en devinant qu'il s'agissait en réalité d'un urubu. Dans les deux cas, la figure du père, personnage secondaire, doute de la perception de son fils qui a tendance à fabuler à cause de sa naïveté. L'une des leçons de *Mon père a tué la Terre* était que les seuls véritables extraterrestres sont nos enfants, parce qu'ils ne voient pas le monde tel qu'il est mais tel qu'ils l'imaginent. Autocritique, l'écrivain-personnage April, rêvant

son choix d'employer une prose réaliste au regard neuf de son enfant, qui possède sa propre parole inventive.

Dans « L'enfant et le faon », le narrateur, pour montrer qu'il est bel et bien un enfant, adopte un langage personnel, rajeuni à gros traits et truffé de néologismes, comme April a l'habitude d'en parsemer ses textes : « Pap », profil « aréodynamite » de l'« autoyota », « enfaontôme » — clin d'œil à Ducharme —, etc. Dans « Le dompteur », le narrateur, un macho inculte et vulgaire, est perdu en voiture avec sa copine Suzie Q qu'il ne pense qu'à baiser. Le nom de sa copine, une aguicheuse aux attributs de *pin up*, donne lieu à des calembours pour le moins prévisibles. Les personnages aboutissent dans un village miséreux, peuplé d'êtres attardés, où un dompteur donne un drôle de spectacle ; c'est plutôt son ours, très intelligent et doté de la parole, qui mène le bal et qui fait faire des acrobaties à son maître, le véritable animal entre les deux. Dans un passage, Suzie, affamée, ne pense qu'à manger et cherche une gargote dans ce village caché au fond des bois. On y lit ceci, impliquant que le narrateur est un être rétrograde : « Elle avait le nez fin, ma Suzanne, ou un souvenir tenace dedans. Parce que moi, je sentais toujours la marde (pas personnellement, quand même !). En tout cas, si jamais on découvrirait de la poutine, moi, je me méfierais de leur sauce brune. » On doit comprendre que cette phrase très peu subtile (et sans doute de mauvais goût) reflète le manque d'esprit du personnage. De plus, « Le dompteur », qui renverse les rôles entre l'homme et l'animal, le maître et son esclave, repose sur un banal procédé comique assez prévisible, lequel est repris dans la dernière et la plus longue nouvelle du recueil, « Les molosses de Jingzhou ». Témoignage posthume d'un ancien étudiant en anthropologie de l'Université de Toronto, cette nouvelle raconte l'expédition dans la Chine post-Mao de deux savants mariés, un ethnologue et une éthologue, et de leur équipe, dont fait partie le narrateur, pour observer des rituels anciens impliquant des hommes et des animaux. Ce texte substantiel qui raconte avec précision l'avancée des scientifiques canadiens sur les terres reculées du pays asiatique 89

donne, par moments, les plus belles pages du recueil. Elles rappellent la plume de *Chocs baroques*, plus travaillée et rigoureuse, ce qui est relié à l'exigence que représente pour un écrivain la description d'un espace exotique complexe à évoquer, à l'instar d'un monde futuriste étranger au lecteur. Toutefois, l'histoire, elle, est assez simple et convenue. Après avoir visité un zoo plutôt lamentable où les espèces animales sont inusitées et drôlement métissées, l'équipe réduite de scientifiques, composée du seul couple et du narrateur, assiste à un combat organisé et violent entre deux molosses, grâce à leur guide qui les y introduit. À la fin, après une négociation plus serrée, le guide initie ses clients à un très vieux rituel secret où, surprise, ce sont des hommes qui se battent à mort. Les protagonistes de ce combat ne sont plus des gens de la tribu, en ces temps nouveaux du capitalisme naissant, mais des touristes, qui seront ce coup-ci les deux hommes scientifiques, tombés dans le guet-apens devant le regard médusé de la femme. Ils sont en quelque sorte des victimes expiatoires, un thème aussi exploité dans la clause de la première nouvelle du recueil. Il faut ajouter que « Les molosses de Jingzhou » donnent l'occasion à April de se moquer du discours savant en le parodiant sans trop de nuances, chose à laquelle il nous avait habitués dans son œuvre antérieure, très critique au sujet du progrès technologique.

À tous ces textes s'ajoutent une histoire de chasseurs chassés, lesquels s'entretient au sujet d'un adultère et de la paternité de leur fils-narrateur (« Deux accidents de chasse »); une histoire fantastique, « L'avaleuse d'oiseaux », où un criminel en cavale va se cacher sur une petite île gaspésienne de son enfance qui lui rappelle sa demi-sœur muette qui avalait littéralement des oiseaux et qui s'était transformée de façon définitive en une mouette blanche — entendons la paronomase entre muette et mouette — ; et, enfin, « La poule volante et les poules volées », qui raconte le séjour à la campagne d'un groupe de quatre hippies, amateurs de paradis artificiels, qui ont maille à partir avec une poule volante, intelligente comme les humains, et un mystérieux prédateur qui décime leur

poulailler, une buse qui, à la fin, attrapera dans ses serres le bébé que le groupe en osmose se partageait (cette nouvelle reprend exactement le même cadre narratif de jeunes hippies citadins séjournant à la campagne qu'exploitait déjà la novella *L'herbe est meilleure à Lemieux* qu'April a publiée récemment dans la déjà défunte collection « KompaK » qu'il dirigeait). En somme, les nouvelles du recueil *Histoires humanimales* racontent des événements cocasses, grotesques ou invraisemblables à l'origine desquels se trouve toujours la gent animalière, de façon tantôt littérale, tantôt métaphorique. Des personnages très typés, voire caricaturaux, les affrontent ou en sont les victimes. Leurs actions surviennent à l'intérieur des limites très précises du texte dont la logique est assez simpliste, April ne faisant pas dans la nuance. L'auteur amplifie au contraire ses idées, sortes de miroirs comiques grossissants et déformants. Ainsi, vous lirez sans grande surprise dans ce livre que l'homme est un animal pour l'homme, que les brutes sont plus primitives que les animaux, que le vol des oiseaux est une métaphore de la rédemption, que, paradoxalement, les scientifiques, qui croient à la théorie de l'évolution, bien que pensants, sont des animaux assez bêtes et ridicules, et d'autres choses comme celles-ci — que l'écrivain de S.F. parodiait déjà — qui ne sont pas toujours à l'abri des lieux communs.

Nicolas Tremblay